

ÉCHOS

Voici une chose qui est propre à faire rêver nos financiers de Québec. A Paris, la seule taxe des voitures de place fournit au budget municipal près de dix millions de francs par année, c'est-à-dire deux millions de piastres, soit presque autant que toutes les sources de notre revenu réunies.

C'est que l'on sait taxer en France, et l'on ne se gêne guère pour le faire. La taxation y revêt des formes multiples, dont la moitié suffirait pour faire crier à l'horreur ici, et qui n'excitent aucune plainte là-bas. En fait de supercheries politiques, nous pouvons faire l'étonnement des républicains les plus niveleurs du vieux monde. Nous sommes pauvres, très-pauvres même, il est vrai ; mais, toutes proportions gardées, nous sommes aussi le peuple le moins taxé du monde.

* *

On s'occupe de la possibilité d'organiser une navigation régulière entre la Baie-d'Hudson et l'Europe. Il s'agit de savoir s'il n'y aurait pas moyen de créer un port océanique pour notre Nord-Ouest, au fort Nelson, dans le district de Keewatin, à l'embouchure de la rivière Nelson, sur la côte occidentale de la Baie-d'Hudson, à deux cents lieues de Manitoba. La question va être mise à l'étude, dit-on, et un rapport sera préparé pour être soumis aux Chambres.

Cette étude a déjà été faite par la Compagnie de la Baie-d'Hudson, qui a un port au fort Nelson depuis longtemps. Seulement, ce port n'a jamais pu servir pour la navigation océanique pendant plus d'un mois sur douze. Il arrive assez souvent même que les vaisseaux de la compagnie ne peuvent faire leur unique voyage annuel, la baie restant inaccessible tout l'été. Dans ces occasions, ils déchargent leurs cargaisons aux postes de la côte du Labrador, et le transport à l'intérieur se fait par terre. Aujourd'hui, pour faire son commerce du Nord-Ouest, la compagnie doit trouver plus avantageux de se servir de la voie commune et de payer pour le fret de ses effets jusqu'à Winnipeg, d'où elle peut facilement communiquer ensuite avec l'intérieur par ses bateaux à vapeur de lacs et de rivières, ou par ses diligences et ses traîneaux.

Il est douteux que l'on réussisse mieux que la compagnie, en reprenant en sous-mains son œuvre. Les glaces éternelles de la baie, qui ont opposé un obstacle presque invincible à ses entreprises, ne se fondront pas pour faciliter les nôtres, et il est assez probable que ce projet de navigation commerciale par la mer glaciale est une chimère. Le fond de la Baie-d'Hudson, qui se trouve à la latitude du détroit de Belle-Isle, est peut-être passable comme navigation intérieure ou de méditerranée ; mais pour de là se mettre en communication avec l'océan, il faut passer sous les banquises du détroit de Davis, vingt degrés plus au nord, ce qui n'est pas commode du tout.

* *

A propos des dernières élections, la *Gazette de Montréal* fait remarquer un des symptômes actuels de notre politique. C'est le grand nombre des jeunes gens qui aujourd'hui se mêlent activement des luttes électorales.

Autrefois, les jeunes étaient rarement admis aux premiers rôles, et c'était par exception qu'ils avaient les honneurs du *husting*, et à plus forte raison de la députation. Il faut remonter à un quart de siècle en arrière pour retrouver quelque chose qui ressemble à ce que nous voyons depuis deux ou trois ans. Ainsi, jamais il n'y a eu autant de jeunes députés à la Chambre.

A Québec, sur soixante-cinq membres, on en compte une dizaine, parmi lesquels un ministre, l'hon. M. Pâquet, qui n'ont pas l'âge de trente ans ; ce qui n'a rien d'étonnant, au reste, dans une assemblée où les hommes de cinquante ans sont rangés parmi les vieillards et font exception. A Ottawa, la proportion des jeunes n'est

pas moins remarquable depuis les élections de 1878.

A quoi doit-on attribuer ces faits ? Nous croyons que l'abolition du double-mandat y est pour beaucoup comme cause permanente. L'abolition du double-mandat a eu et aura toujours pour effet de doubler et diminuer nos forces, et par conséquent de multiplier les hommes et de rendre plus accessibles les abords de la députation. En outre, le parti conservateur et le parti libéral ont l'un après l'autre subi un interrègne en fait d'hommes dans ces derniers temps. Les chefs se sont mis à disparaître rapidement. L'interrègne du parti libéral se continue encore. Pendant l'ère du gouvernement Mackenzie, les chefs libéraux se sont retirés en masse de la vie active, pour devenir qui juge, qui gouverneur, qui fonctionnaire. D'un côté comme de l'autre, la retraite des vieux a naturellement facilité l'accès des jeunes.

Est-ce un bien ? est-ce un mal ? En tous cas, c'est une conséquence des événements, qu'il serait peut-être superflu de discuter au point de vue théorique. Pour les hommes eux-mêmes, il est incontestable qu'ils peuvent tirer de grands avantages pour l'avenir de leur entrée précoce dans la politique, qui leur permet d'acquiescer l'expérience pratique. Il y a, d'ailleurs, beaucoup de supériorités qui n'attendent pas l'âge pour se manifester et s'imposer. L'un des hommes d'Etat les plus illustres de l'Angleterre était premier ministre de ce grand empire à vingt-sept ans. C'était, il est vrai, une éclatante et unique exception, tenant du phénomène ; mais ce la ne montre pas moins la possibilité de faits analogues. Notre province, qui n'a pas l'importance de l'Angleterre, et qui n'a jamais eu de premier ministre de vingt-sept ans, peut fort bien avoir, pour une fois, des ministres de trente ans, sans trop forcer la note, comme aussi des députés de vingt-cinq ans. Cependant, les hommes qui arrivent tôt sont exposés à s'user vite ou à avorter, et les hommes qui font leurs débuts tard ont toujours plus de chances d'arriver d'emblée et sûrement, comme aussi de durer longtemps.

A. G.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Un journal allemand, dans un article spécial consacré au ministère Waddington, constate qu'une des raisons qui excitent l'aversion des républicains avancés contre le président du Conseil est précisément qu'on répète à satiété que les rapports entre lui et les Etats étrangers, et surtout avec l'Allemagne, sont excellents. Voici un passage de cet article :

Les Français trouvent insupportable que tous les matins à déjeuner on leur serve la nouvelle que M. Waddington est une garantie pour les bons rapports existant actuellement entre la France et l'Allemagne. On veut montrer à l'Allemagne que, même sans M. Waddington, ces relations ne seront nullement altérées. Or, nous croyons que la presse allemande n'a d'autre raison de plaider tous les jours la cause de M. Waddington que précisément à cause de l'attitude qu'il observe dans ses rapports avec les puissances étrangères. Quelque sympathique que soit la personne du ministre du Président actuel, l'étranger s'occupe et se préoccupe principalement de la direction de sa politique, sans s'immiscer dans les affaires intérieures de la France. Néanmoins, nous croyons que la presse étrangère a le droit d'exprimer ses regrets de ce qu'un homme qui joint à ses qualités personnelles la probité et la modération soit contraint de se retirer de la direction des affaires étrangères, pour faire place à un successeur qui pourra être animé de la meilleure volonté du monde pour suivre les traces de son prédécesseur, mais dont les capacités pour ce poste difficile seront encore à éprouver.

On lit dans le *Figaro* :

Notre gouvernement se doute-t-il du sans-foçon avec lequel on le juge à l'étranger, et tout particulièrement en Italie ? Ce n'est pas sans ressentir quelque tristesse que nous avons trouvé dans la *Gazetta d'Italia* les lignes suivantes, dont notre patriotisme pourrait s'offenser, si elles n'étaient pas malheureusement trop justifiées.

« La nouvelle que l'ambassadeur russe à Londres, le comte Schouvaloff, a été rappelé, est assez grave. Les relations entre la Russie et l'Angleterre sont tendues tant à Constantinople que dans l'Afghanistan. S'il y avait en France un gouvernement qui eût le sentiment de la

situation et voulût remettre la France dans la voie de sa mission civilisatrice à l'étranger, le moment serait très-bien choisi pour faire faire un grand pas à l'humanité. Mais la France ne veut rien voir de ce qui s'écarte de ses affaires intérieures. C'est pourquoi il est plus probable que la Russie et l'Angleterre finiront par s'entendre, comme en 1840, au préjudice des peuples. »

Pendant que l'Irlande inquiète l'Angleterre, la Pologne est loin de paraître répondre aux avances de la Russie qui voudrait bien se l'attacher en vue des événements qui se préparent. Les nationalités opprimées pourraient bien avoir leur revanche et la meilleure occasion qu'elles aient jamais eue d'obtenir la réparation de leurs griefs.

Le rappel de l'ambassadeur russe à Londres, le comte Schouvaloff, qui favorisait la paix, les armements de la Russie qui construit des vaisseaux de guerre, le langage de ses journaux, l'irritation de la presse anglaise, tout est de nature à inquiéter l'esprit public.

Les dernières nouvelles de l'Irlande sont peu rassurantes. L'arrestation et le procès de quelques-uns des agitateurs ont excité davantage les esprits. Le vent est aux émeutes et aux conflits. Parnell, le chef du mouvement, prêche la modération et l'emploi des moyens constitutionnels, mais quelques-uns de ses collègues vont plus loin que cela.

LE SUCCESSEUR DE Mgr CONROY

L'*Advocate* de Saint-Jean, Terre-Neuve, apprend que le pape a choisi le révérend Dr Jno. Bapt. Scandella, évêque de Gibraltar, comme successeur de feu Mgr Conroy. Le Dr Scandella est né en 1821, a fait ses études à Rome, et a été promu à l'épiscopat en 1857.

CORRESPONDANCE

LA PIRATERIE LITTÉRAIRE

M. le Rédacteur,

Voulez-vous me donner une toute petite place pour signaler dans vos colonnes une supercherie, ou plutôt une bouffonnerie littéraire, d'un genre à part et qui dépasse tout ce qui s'est produit déjà en ce genre dans notre province, que certains pirates de lettres semblent considérer comme le pays de Cocagne des plagiaires. Celle-ci est récente. Elle date du 2 août 1878. Il s'agit d'une édition canadienne imprimée cette année 1879, à Montréal, sous un titre et une signature d'emprunt, d'un ouvrage d'Amédée Achard. Cela a pour titre *Le Secrétaire d'ambassade*, et signé *Chs. Lépine*, et porte sur le dos une annonce de la maison Payette et Bourgeault. L'exemplaire que j'ai en mains est marqué : *seconde édition*, et est précédé d'un av-t-propos charmant, écrit en algonquin, et où M. Charles Lépine explique comme quoi il a dû publier ici sa *petite production*, étant empêché par des circonstances imprévues, d'aller remettre lui-même son *humble manuscrit* à l'éditeur parisien auquel il l'avait promis. Ce boniment sert hardiment de préface à un roman assez mal charpenté et fort leste d'ailleurs de M. Achard. *Le Secrétaire d'ambassade* de M. Lépine n'est autre chose que les *Rêveurs de Paris* sous un titre différent. Je sais que quelques-uns de nos libraires-éditeurs ont déjà réédité ici des ouvrages français. Ils ont suivi en cela l'exemple de sans-gêne qui leur est donné par les libraires américains. Le public ne leur en fait pas un crime, il achète même leurs brochures apocryphes, mais ce qu'il peut leur contester, c'est qu'ils aient le droit de chercher à le bernier à la façon du monsieur Lépine en question. Quant au but de celui qui se cache sous ce nom et qui a commis cette audacieuse manipulation, on le devine aisément. Que le public se tienne en garde contre ces sortes de chevaliers et contre ceux qui se font leurs associés en leur ouvrant la voie de la publicité.

UN A QUI ON NE LE FAIT PAS.

LA MORICIÈRE

Au moment où on célèbre en France l'inauguration du monument élevé à la mémoire de La Moricière, nous avons cru qu'on lirait avec intérêt ce que vient d'écrire sur la vie de cet héroïque défenseur de l'Eglise et de la France, un écrivain distingué.

En 1841, le général, venu d'Afrique en congé, passa deux mois à sa terre de La Moricière. Alors, il venait fréquemment chez mon grand-père. Sa vision m'est restée très-nette. C'était un petit, brun,

carré, droit, remuant, vigoureux. Sa voix était brève et impérieuse. Il nous causait une impression indéfinissable, à nous autres, tout petits enfants ! Nous sentions vaguement que ce n'était pas un homme comme les autres !

Il parlait toujours et n'écoutait jamais. Il aimait beaucoup les enfants—mais il avait l'habitude, quand ils venaient à sa portée, de leur tirailler, en jouant, les cheveux, la bouche ou le nez. Nous l'adorions—mais, instinctivement on faisait quelque léger circuit en passant près de lui.

* *

La Moricière était l'incarnation la plus vivante et la plus vibrante de la nouvelle armée. Depuis son apparition presque fantastique dans le tableau de l'assaut de Constantine, La Moricière n'avait pas cessé de demeurer dans l'œil de la France. Il aimait à se dérober, dans la terre de La Moricière, aux curiosités et aux ovations. On a oublié de dire son goût très-vif pour l'agriculture. Il aurait pu prendre pour devise *l'ense aut aratro* du maréchal Bugeaud. 1848 arrive. On voit que j'évite avec soin de redire ce que l'on sait suffisamment du gén. de La Moricière. 1848 arrive—sans que personne ne s'en doute ! La critique du gouvernement était devenue tout à coup une révolution.

En ce temps, tout le monde se fit un peu républicain. L'âme de La Moricière, comme la plupart des grandes âmes, a réfléchi toutes les hautes idées qui ont traversé l'époque ! Il crut, comme tout le monde, avoir trouvé la solution du problème si âprement cherché, « l'alliance de l'Ordre avec la Liberté. » Il défendit avec sa parole les idées les plus généreuses.

* *

A la tribune, sa parole était vive, familière, facile — elle était militaire. Elle avait la force du spontané et de l'imprévu. Son esprit semblait être excité par tout ce branlebas, comme une bouteille de champagne qu'on remue !

Mais voici les journées de juin. Paris voit La Moricière marcher, à cheval, et le cigare à la bouche, contre les barricades. Il fut, selon son habitude, comme insolent vis-à-vis de la mort. S'il ne tomba point, c'est qu'il était un réservé. L'exil commença. Il fut atroce pour cet homme si vivant. Ce fut pour lui comme la nuit sans fin du pôle—alors que le jour se levait éclatant en Crimée et en Italie, sur ses anciens lieutenants.

Cependant, il ne perdit pas sa vivacité de langage qui éfarouchait parfois les femmes. Un jour, à Bruxelles, dînant chez Mme de Thiennes, née de Merode, avec Bedeau, il se lève après le dessert, et, prenant par le bras M. de Thiennes, il dit devant une réunion de femmes la plus aristocratique : « Viens donc fumer un cigare—pendant que Bedeau restera de corvée auprès de ces dames ! »

* *

A Bruxelles, il perd son fils unique. Il demande au gouvernement français de mener son enfant au tombeau de famille, à Saint-Philibert de Grand Lieu, près de Nantes. Je le vis suivre à pied, en boitant, le petit cercueil.

Déjà la goutte qui devait l'emporter l'avait saisi. Au moment où son fils fut descendu dans le caveau, La Moricière pleura comme un enfant !

Quelque temps après, Pie IX charge Mgr de Mérode de demander au général l'aide de son épée. La Moricière avait déjà jugé en soldat la situation de la patrie temporelle—il la sentait perdue. A la communication de Mgr Mérode, il eut un violent tressaillement—mais il n'eut aucune hésitation ! C'est que peu à peu il était devenu très-chrétien. Le Froid de l'exil l'avait poussé vers le grand feu de la Foi—qui, comme un foyer flambant réjouit le voyageur, d'autant plus qu'il est las et refroidi.

Ses amis disaient au général : « Vous allez certainement compromettre votre renommée de général vaincu ! » L'homme de guerre à l'orgueil de son heureuse Fortune. C'est pour lui comme une virginité